

бродники, c'est-à-dire *nomades*, pour les différencier de la population slave sédentaire. Mais avec le temps, cette dénomination, qui au début se rapportait surtout à un mode de vie, a fini par désigner, au point de vue ethnique, une certaine partie des tribus nomades d'origine touranique, qui habitaient au début les steppes nord-pontiques, d'où une partie s'est déplacée vers le nord, dans la région du Suzdal, et une autre vers l'ouest, dans le sud de la Moldavie et probablement aussi en Transylvanie.

L'idée de Gh. Györffy d'identifier la tribu slave des Praedenecenti avec les Brodniques, idée adoptée aussi par K.H., ne nous paraît pas vraisemblable. Selon nous, le radical *praedenec* n'a rien de commun avec *brodnique*, pp. 155–157. La date quand sont mentionnés les Praedenecenti dans le Banat (années 818, 822, 824) par les annales de l'Empire franc, ne peut être mise en relation avec les mentions bien plus tardives (XII^e–XIII^e siècles) des Brodniques dans la région de la mer d'Azov et en Moldavie méridionale.

Pour conclure, K.H. discute la question de la date de l'assimilation définitive des Brodniques (qui selon lui seraient des Slaves orientaux) et des Slaves anciens de Transylvanie en général, en concluant que ce processus prit fin vers le milieu du XIII^e siècle.

L'auteur met en interdépendance le phénomène de l'assimilation des Slaves et la disparition des éléments spécifiques de la civilisation slave. On sait pourtant que les éléments de la culture matérielle persistent longtemps après l'assimilation d'une population, phénomène qui s'est également produit avec les Slaves de Transylvanie. Les données linguistiques nous prouvent que le processus d'assimilation de la population slave était approximativement terminé au cours du X^e siècle, donc bien avant la disparition des derniers éléments qui lui étaient spécifiques.

L'exemple fourni par l'auteur, qui rappelle que près d'Alba Iulia, dans la vallée du Sebeș, on mentionnait en l'an 1446 un «village des Slaves» (= Slawendorf), ne saurait être mis en rapport avec la question discutée, car il s'agit là de colons de l'époque féodale n'ayant rien de commun avec l'ancienne population slave de cette région. D'ailleurs, le fait que cette localité s'appelait «le village des Slaves», prouve que le reste de la population n'était pas slave et que ceux-ci ne constituaient qu'une enclave dans la masse non slave de la population.

Enfin, l'auteur essaie de rattacher les Brodniques de Transylvanie (terra Prodnic), attestés dans la vallée du ruisseau Hirtibaci en 1223 et 1359, aux Brodniques de la Moldavie méridionale et de la région nord-pontique, que l'auteur considère indubitablement comme des Slaves orientaux (p. 159).

Comme nous l'avons déjà dit, nous tenons les Brodniques pour une population nomade d'origine touranique ayant été en rapport avec les Slaves orientaux, mais ils ne peuvent pas être considérés comme des Slaves orientaux. D'ailleurs, les données linguistiques (p. 159), au moins en ce qui concerne la Transylvanie du sud ne nous permettent pas une telle supposition.

Malgré toutes les objections que nous avons opposées à quelques-unes des questions soulevées dans ce travail, nous considérons cependant que l'auteur a fourni une contribution importante à l'élucidation de certains problèmes peu étudiés jusqu'à présent en ce qui concerne l'époque préféodale et féodale du début en Transylvanie, à une période où les documents écrits sont extrêmement rares et confus, ou quand ils font tout à fait défaut.

MARIA COMȘA

ARMAND DELATTE, *Les portulans grecs II. Compléments* (Académie Royale de Belgique, Classe des Lettres et des Sciences morales et politiques, Mémoires. Tome LIII, fasc. 1). Bruxelles, 1958, 85 p.

Donnant une suite à sa belle édition critique des *Portulans grecs*, Liège, 1947, l'auteur fait connaître cette fois deux autres manuscrits de portulans. Le premier, le codex Vossianus Graecus 0.12 (de la Bibliothèque de l'Université de Leyde) a été copié en 1553. Bien que le texte qu'il renferme concorde fréquemment avec celui des portulans déjà connus, il n'en a pas moins le mérite de conserver des passages nouveaux, dont la continuation du portulan de la Caramanie (pp. 21–26) et une minutieuse description des côtes de la mer Noire (pp. 26–47 et 57). Le texte diffère totalement de celui que nous

avons naguère étudié (cf. P. Ș. Năsturel, *L'emplacement de Vicina et la côte occidentale de la mer Noire à la lumière d'un portulan grec*, dans *Studii și cercetări de istorie veche*, VIII, 1957, pp. 295–305). En attendant de nous en occuper de plus près, nous couchons sur le papier quelques rapides observations relatives au littoral ouest de la «mer Majeure», comme on appelait au Moyen Âge l'antique Pont Euxin.

A *Asprocastron* (Bielgorod, Cetatea Albă, Akkerman), il est curieux de rencontrer la mention d'une tour blanche (πύργος ἄσπρος) quand on s'attendrait à la forteresse bien connue. *Hierakoképhalē*

est l'équivalent grec de Falconare, la Balabanca des Turco-Tartares. Le portulan consigne *Lycostomon* (la ville de Kilia), *Soulina* et l'île *des Serpents*. La bouche danubienne d'Aspra est décrite en détails, avec ses arbres et ses croix de bois. Vient ensuite celle d'Astravicon (Stravico: Histria?) appelée encore *Pancratis*, puis la *Glossida*. Le fleuve de *Vicina* (ὁ ποταμὸς τῆς Βιτζίνης) apparaît derechef: c'est le bras de Kilia. L'identification du port de *Tzanavarda* est moins certaine. On rencontre également *Constantza*, *Pangala* (Mangalia), le port et la forteresse de *Caliacra*, la forteresse de *Balcic*, *Vitza* et ses deux forteresses, *Nemonas*, le château-fort de *Mesembrie*, puis le port de *Sozopolis* et l'île *Saint-Jean*. Les détails que ce portulan fournissait aux navigateurs d'antan concernent la profondeur des différents points de la côte. Les distances soigneusement indiquées permettront de situer et d'identifier les toponymes de *Tzanavarda* et de *Glossida*. Il est regrettable que le texte du manuscrit soit mutilé par endroits, notamment aux passages regardant *Falconare*, le bras de *Saint-Georges*, la distance séparant *Glossida* de *Tzanavarda*, etc. La confrontation des cartes nautiques et du premier portulan grec, examiné par nous en 1957, avec ce nouveau document permettra peut-être de mieux connaître le rivage de la mer Noire devenue aux XV^e–XVI^e siècles une mer turque. Il est très malaisé de dater ce portulan. Conçu exclusivement sous l'angle pratique de la navigation, il n'enregistre que localités, caps, rivières, etc., sans se soucier de toute indication d'ordre ethnique ou politique, susceptible d'en suggérer l'âge plus explicitement. Ses éléments sont certainement disparates. Nous avons avoué plus haut notre surprise d'y avoir trouvé à *Akkerman* la simple mention d'une tour blanche, au lieu de celle d'une forteresse en toute règle. Il n'est pas moins surprenant que la forteresse de Kilia

refaite par le voïvode de Moldavie Etienne le Grand, puis conquise en 1484 par les Turcs, n'y figure pas, alors que les détails foisonnent sur l'embouchure du bras du même nom ainsi que sur la ville même, avec ses cabanes de pêcheurs. Nous soupçonnons une lacune dans le texte de la p. 45, ligne 31: *Constantza* y étant mentionnée sans plus, la description du port a dû être sautée par le copiste, qui aura continué avec *Mangalia*.

Quant au second portulan, il appartient à la bibliothèque de Zagora, en Thessalie. C'est un codex du XVI^e siècle. Une note en grec, au feuillet 86, nous apprend que « le présent est ma propriété à moi Grégoire, hiéromoine et protosynelle de la sainte (métropole) de Proilav », c'est-à-dire de Brăila, sur le Danube. Le professeur Delatte précise qu'il fut vicaire général du métropolitain de Brăila, Callinique, le futur patriarche de Constantinople, troisième du nom.

Cet ouvrage est muni enfin d'un *index verborum* les plus remarquables des textes publiés (pp. 77–73). La traduction de certains d'entre eux eût été un grand secours aux chercheurs qui ne disposent pas toujours des dictionnaires spéciaux que requiert l'étude des textes de ce genre.

L'index des noms géographiques (pp. 79–83) est très complet. C'est à peine si l'on doit y ajouter *Καφάς* 39,14 sq: *Ῥαχίτης* 67, 14 ou *Φαρασσικά* 186. Deux fautes d'impression: *Μούρζουφλο* pour *Μούρτζουφλο* et *Ἀσπρόκαστρον* 15, 17 au lieu de 45, 17. *Α Πικέρια* manque le renvoi à 18.

L'intérêt suscité par ce petit livre pour la langue grecque byzantine et la géographie historique sera la récompense du labeur ardu auquel le savant belge s'est attaché avec l'érudition et l'enthousiasme qui le caractérisent.

P. Ş. NĂSTUREL